

ILAN HALEVI. *Allers-retours*. PARIS, FLAMMARION, 2005, 349 p.

Ilan Halevi est un homme politique, un militant engagé depuis la fin des années soixante dans la défense des droits du peuple palestinien avant de devenir le porte-parole de l'Internationale socialiste et un cadre de l'OLP qui a notamment participé activement aux négociations de Madrid et de Washington. A ce titre, *Allers-retours* est un témoignage précieux sur une expérience étroitement associée à la « Cause ». La réflexion que permet l'écriture apporte sans doute un contrepoint salutaire à la précipitation qui s'impose à l'acteur politique.

Cette narration, qui mêle le réel et le fictif, confronte la mémoire et ses entrelacs à la brutalité de l'événement. Comme le suggère le titre, il s'agit d'un travail de tissage, d'« allers-retours » sur la navette du temps. On peut sans doute mettre au compte de l'auteur cette manière de procéder de son personnage principal : « *Il prenait pour point de repère une date connue, ou un événement qu'il pouvait dater sans risque d'erreur, puis posait des jalons sur la feuille blanche. Il allait de subdivision en subdivision, quadrillant sa mémoire, reconstituant l'enchaînement des faits.* »

Et voilà que s'organisent des récits autour de faits dont la violence trop souvent nous avait laissés abasourdis, avec l'impression que l'histoire de la Palestine connaissait chaque fois une nouvelle déchirure, comme autant de déflagrations qui minent non seulement son territoire mais aussi le cours de son histoire. Deïr Yassine, Kofi Katem, Jénine, et puis les assassinats d'Abou Iyad, Abou Jihad, de tant d'autres moins connus du grand public, autant de crimes autour desquels tout récit ne peut qu'enrouler un écheveau de questions, d'explications, d'enquêtes diverses.

Au centre, il y a la violence qui éclabousse la biographie des personnages, qu'ils soient réels ou imaginaires. Comment retrouver le fil qui relie le passé au présent de ces vies plongées au cœur de l'actualité la plus brûlante ? Pour relever cette gageure, Ilan Halevi a choisi de remonter loin dans les généalogies de quelques personnages clés afin d'ordonner des parcours

pour le moins chaotiques. D'abord, il y a Naïm, double de l'auteur sans doute, un « juif palestinien » comme il aime à se définir. Il serait né dans un grenier, au fin fond de la province française, dans la cachette où ses parents avaient été accueillis pendant la Deuxième Guerre mondiale. Des parents laïques, originaires d'Istanbul et d'Alep, et si l'on remonte au XIX^e siècle, de Livourne, de Russie et d'Espagne. Le destin de Naïm, ce « combattant de l'ombre », est inauguré par la clandestinité de sa naissance puis scellé par le changement de son nom, à l'âge de douze ans : « *Rebaptisé par les tribunaux, adopté par son beau-père, il commença à vivre en clandestin son ancienne identité, une identité qu'il n'avait d'ailleurs toujours pas identifiée.* »

De l'Afrique à l'Amérique, de la France à la Palestine, commence très tôt un périple marqué par la passion de l'engagement, par la fidélité à un idéal progressiste ainsi qu'à des amis lancés dans la même quête, celle de chercher à savoir « à qui profite le crime ». Parmi eux, Yehiel est un juif yéménite dont l'arrière-grand-père quitta Sanaa, en 1873, accompagné par trente-neuf membres de sa famille pour atteindre la Palestine un an plus tard. Ainsi s'installera une communauté que les pionniers de la colonisation sioniste considérera comme les remplaçants dociles et soumis des travailleurs arabes. Les juifs yéménites, dont les femmes fournissaient les « bonnes », seront quasiment enfermés dans un camp dont les enfants disparaissaient de manière étrange...

« L'autre Israël » a bien des visages cachés que l'auteur s'emploie à dévoiler. Ce sont eux qui forment le gros de Matzpen, l'organisation d'extrême gauche née d'une scission du Parti communiste. Parmi ses sympathisants, il y a Fuad, l'alter ego de Naïm, né à Jaffa et dont la famille a fui les combats de 1948 pour se réfugier en Jordanie, puis est revenue s'installer dans la banlieue de Jérusalem. Comme ceux de sa génération, Fuad reçoit de plein fouet la guerre de 1967. Militant marxiste, il entame dès lors un dialogue ininterrompu avec les Israéliens de gauche. Son obsession de retrouver « l'espion » qui les a livrés constitue l'un des fils conducteurs de ce texte aux parcours multiples. On l'aura compris, ces parcours complexes com-

posent un roman des origines s'opposant à l'idée de toute pureté ethnique ou de religion unique. L'histoire de ce groupe de militants est faite surtout de rencontres entre des individus qui ont rompu avec toute conception tribale ou confessionnaliste de la politique.

L'auteur rappelle que Matzpen est née de la « foi » de douze militants (douze comme les apôtres) et qu'en 1968, l'organisation affirma dans un communiqué « *que c'était un droit et un devoir pour tout peuple occupé de résister à l'occupation par tous les moyens* ». Il nous apprendra comment la répression s'abattit sur eux en 1972 et les détails d'un procès où le juge Haïm Cohen apparaît comme une figure plutôt sympathique. Le témoin se substitue dès lors au romancier pour nous livrer quelques détails fort significatifs. Il nous entraîne dans les coulisses de l'histoire officielle, dans les couloirs des négociations, il rapporte les propos des uns et des autres lors des conférences internationales, congrès et rencontres au sommet, comme par exemple cette remarque d'un politique américain : « *Le temps ne fait pas le droit, pas plus que la force.* » Cependant, l'auteur évite de se laisser prendre par l'anecdote ou le fait brut, de même qu'il évite de tomber dans le piège de l'analyse explicative sans faille qui prétendrait tout comprendre de l'événement. Disons qu'il préfère suggérer des cheminements entre le fait et son explication et se laisser surprendre par l'imprévu au détour d'une conversation. Son goût de l'enquête le porte à s'attarder sur les drôles de coïncidences, sur les traces perdues de tel groupuscule ou de tel personnage. Mélant à l'envi personnes réelles et personnages imaginaires, c'est en quelque sorte un « polar » sur notre actualité des dernières décennies qu'il nous propose.

Les machinations sont parfois si diaboliques que bien qu'il nous mette en garde contre toute fumeuse « théorie du complot », on aurait tendance à s'y laisser aller. A l'image de Carole, son personnage féminin, on est pris de vertige : « *Rien n'était établi. Rien ne reposait sur des éléments matériels tangibles. Mais elle savait aussi que tout était possible, et même plausible, bien qu'invraisemblable.* »